

Zola

La Joie de vivre

Préface de Jean Borie

Édition d'Henri Mitterand



folio classique

Zola

La Joie de vivre

Préface de Jean Borie

Édition d'Henri Mitterand



folio classique

Chapitre

Comme six heures sonnaient au coucou de la salle à manger, Chanteau perdit tout espoir. Il se leva péniblement du fauteuil où il chauffait ses lourdes jambes de goutteux, devant un feu de coke. Depuis deux heures, il attendait madame Chanteau, qui, après une absence de cinq semaines, ramenait ce jour-là de Paris leur petite cousine Pauline Quenu, une orpheline de dix ans, dont le ménage avait accepté la tutelle.

– C’est inconcevable, Véronique, dit-il en poussant la porte de la cuisine. Il leur est arrivé un malheur.

La bonne, une grande fille de trente-cinq ans, avec des mains d’homme et une face de gendarme, était en train d’écarter du feu un gigot qui allait être certainement trop cuit. Elle ne grondait pas, mais une colère blêmissait la peau rude de ses joues.

– Madame sera restée à Paris, dit-elle sèchement. Avec toutes ces histoires qui n’en finissent plus et qui mettent la maison en l’air !

– Non, non, expliqua Chanteau, la dépêche d’hier soir annonçait le règlement définitif des affaires de la petite... Madame a dû arriver ce matin à Caen, où elle s’est arrêtée pour passer chez Davoine. A une heure, elle reprenait le train ; à deux heures, elle descendait à Bayeux ; à trois heures, l’omnibus du père Malivoire la déposait à Arromanches, et si même Malivoire n’a pas attelé tout de suite sa vieille berline, Madame aurait pu être ici vers quatre heures, quatre heures et demie au plus tard... Il n’y a guère que dix kilomètres d’Arromanches à Bonneville.

La cuisinière, les yeux sur son gigot, écoutait tous ces calculs, en hochant la tête. Il ajouta, après une hésitation :

– Tu devrais aller voir au coin de la route, Véronique.

Elle le regarda, plus pâle encore de colère contenue.

– Tiens ! pourquoi ?... Puisque monsieur Lazare est déjà dehors, à patauger à leur rencontre, ce n’est pas la peine que j’aie me crotter jusqu’aux reins.

– C’est que, murmura Chanteau doucement, je finis par être inquiet aussi de mon fils... Lui non plus ne reparaît pas. Que peut-il faire sur la route,

depuis une heure ?

Alors, sans parler davantage, Véronique prit à un clou un vieux châle de laine noire, dont elle s'enveloppa la tête et les épaules. Puis, comme son maître la suivait dans le corridor, elle lui dit brusquement :

– Retournez donc devant votre feu, si vous ne voulez pas gueuler demain toute la journée, avec vos douleurs.

Et, sur le perron, après avoir refermé la porte à la volée, elle mit ses sabots et cria dans le vent :

– Ah ! Dieu de Dieu ! en voilà une morveuse qui peut se flatter de nous faire tourner en bourrique !

Chanteau resta paisible. Il était accoutumé aux violences de cette fille, entrée chez lui à l'âge de quinze ans, l'année même de son mariage. Lorsqu'il n'entendit plus le bruit des sabots, il s'échappa comme un écolier en vacances et alla se planter, à l'autre bout du couloir, devant une porte vitrée qui donnait sur la mer. Là, il s'oublia un instant, court et ventru, le teint coloré, regardant le ciel de ses gros yeux bleus à fleur de tête, sous la calotte neigeuse de ses cheveux coupés ras. Il était à peine âgé de cinquante-six ans ; mais les accès de goutte dont il souffrait l'avaient vieilli de bonne heure. Distrait de son inquiétude, les regards perdus, il songeait que la petite Pauline finirait bien par faire la conquête de Véronique.

Puis, était-ce sa faute ? Quand ce notaire de Paris lui avait écrit que son cousin Quenu, veuf depuis six mois, venait de mourir à son tour en le chargeant par testament de la tutelle de sa fille, il ne s'était pas senti la force de refuser. Sans doute on ne se voyait guère, la famille se trouvait dispersée, le père de Chanteau avait jadis créé à Caen un commerce de bois du Nord, après avoir quitté le Midi et battu toute la France, comme simple ouvrier charpentier, tandis que le petit Quenu, dès la mort de sa mère, était débarqué à Paris, où un autre de ses oncles lui avait plus tard cédé une grande charcuterie, en plein quartier des Halles. Et on s'était à peine rencontré deux ou trois fois, lorsque Chanteau, forcé par ses douleurs de quitter son commerce, avait fait des voyages à Paris, afin de consulter les célébrités médicales. Seulement, les deux hommes s'estimaient, le mourant rêvait peut-être pour sa fille l'air salubre de la mer. Celle-ci d'ailleurs, héritant de la charcuterie, serait loin d'être une charge. Enfin, madame Chanteau avait accepté, même si vivement, qu'elle avait voulu éviter à son mari la fatigue dangereuse d'un voyage, partant seule, battant le pavé,

régplant les affaires, avec son continuel besoin d'activité ; et il suffisait à Chanteau que sa femme fût contente.

Mais pourquoi n'arrivaient-elles pas toutes les deux ? Ses craintes le reprenaient, en face du ciel livide, où le vent d'ouest emportait de grands nuages noirs, comme des haillons de suie, dont les déchirures traînaient au loin dans la mer. C'était une de ces tempêtes de mars, lorsque les marées de l'équinoxe battent furieusement les côtes. Le flot, qui commençait seulement à monter, ne mettait encore sur l'horizon qu'une barre blanche, une écume mince et perdue ; et la plage, si largement découverte ce jour-là, cette lieue de rochers et d'algues sombres, cette plaine rase, salie de flaques, tachée de deuil, prenait une mélancolie affreuse, sous le crépuscule tombant de la fuite épouvantée des nuages.

— Peut-être bien que le vent les a chavirées dans un fossé, murmura Chanteau.

Un besoin de voir le poussait. Il ouvrit la porte vitrée, risqua ses chaussons de lisières sur le gravier de la terrasse, qui dominait le village. Quelques gouttes de pluie volant dans l'ouragan lui cinglèrent le visage, un souffle terrible fit claquer son veston de grosse laine bleue. Mais il s'entêtait, sans casquette, le dos arrondi ; et il vint s'accouder au parapet, pour surveiller la route, en bas. Cette route dévalait entre deux falaises, on aurait dit un coup de hache dans le roc, une fente qui avait laissé couler les quelques mètres de terre, où se trouvaient plantées les vingt-cinq à trente mesures de Bonneville. Chaque marée semblait devoir les écraser contre la rampe, sur leur lit étroit de galets. A gauche, il y avait un petit port d'échouage, une bande de sable, où des hommes hissaient à cris réguliers une dizaine de barques. Ils n'étaient pas deux cents habitants, ils vivaient de la mer, fort mal, collés à leur rocher avec un entêtement stupide de mollusques. Et, au-dessus des misérables toits, défoncés chaque hiver par les vagues, on ne voyait sur les falaises, à demi-pente, que l'église à droite, et que la maison des Chanteau à gauche, séparées par le ravin de la route. C'était là tout Bonneville.

— Hein ? quel fichu temps ! cria une voix.

Ayant levé les yeux, Chanteau reconnut le curé, l'abbé Horteur, un homme trapu, à encolure de paysan, dont les cinquante ans n'avaient pas encore pâli les cheveux roux. Devant l'église, sur le terrain du cimetière, le prêtre s'était réservé un potager ; et il était là, regardant ses premières salades, en serrant sa soutane entre ses cuisses, pour que l'ouragan ne la lui mît pas sur

la tête. Chanteau, qui ne pouvait parler et se faire entendre contre le vent, dut se contenter de saluer de la main.

– Je crois qu’ils n’ont pas tort de retirer les barques, continua le curé à pleingosier. Vers dix heures, ils danseront.

Et, comme décidément une rafale le coiffait de sa soutane, il disparut derrière l’église.

Chanteau s’était retourné, gonflant les épaules, tenant le coup. Les yeux pleins d’eau, il jetait un regard sur son jardin brûlé par la mer, et sur la maison de briques, aux deux étages de cinq fenêtres, dont les persiennes, malgré les clavettes d’arrêt, menaçaient d’être arrachées. Lorsque la rafale eut passé, il se pencha de nouveau sur la route ; mais Véronique revenait, en agitant les bras.

– Comment ! vous êtes sorti ?... Voulez-vous bien vite rentrer, monsieur !

Elle le rattrapa dans le corridor, le gourmanda ainsi qu’un enfant pris en faute. N’est-ce pas ? quand il souffrirait le lendemain, ce serait encore elle qui serait obligée de le soigner !

– Tu n’as rien vu ? demanda-t-il d’un ton soumis.

– Bien sûr, non, que je n’ai rien vu... Madame est certainement à l’abri quelque part.

Il n’osait lui dire qu’elle aurait dû pousser plus loin. Maintenant, c’était l’absence de son fils qui le tourmentait surtout.

– J’ai vu, reprit la bonne, que tout le pays est en l’air. Ils ont peur d’y rester, cette fois... Déjà, en septembre, la maison des Cuche a été fendue du haut en bas, et Prouane, qui montait sonner l’angélus, vient de me jurer qu’elle serait par terre demain.

Mais, à ce moment, un grand garçon de dix-neuf ans franchit d’une enjambée les trois marches du perron. Il avait un front large, des yeux très clairs, avec un fin duvet de barbe châtaine, qui encadrait sa face longue.

– Ah ! tant mieux ! voici Lazare ! dit Chanteau soulagé. Comme tu es mouillé, mon pauvre enfant !

Le jeune homme accrochait, dans le vestibule, un caban trempé par les ondées.

– Eh bien ? demanda de nouveau le père.

– Eh bien ! personne ! répondit Lazare. Je suis allé jusqu’à Verchemont, et là j’ai attendu sous le hangar de l’auberge, les yeux sur la route, qui est un vrai fleuve de boue. Personne !... Alors, j’ai craint de t’inquiéter, je suis revenu. Il avait quitté le lycée de Caen au mois d’août, après avoir passé

son baccalauréat, et depuis huit mois il battait les falaises, ne se décidant point à choisir une occupation, passionné seulement de musique, ce qui désespérait sa mère. Elle était partie fâchée, car il avait refusé de l'accompagner à Paris, où elle rêvait de lui trouver une position. Toute la maison s'en allait à la débandade, dans une aigreur involontaire que la vie commune du foyer aggravait encore.

– Maintenant que te voilà prévenu, reprit le jeune homme, j'ai envie de pousser jusqu'à Arromanches.

– Non, non, la nuit tombe, s'écria Chanteau. Il est impossible que ta mère nous laisse sans nouvelle. J'attends une dépêche... Tiens ! on dirait une voiture. Véronique avait rouvert la porte.

– C'est le cabriolet du docteur Cazenove, annonça-t-elle. Est-ce qu'il devait venir, monsieur ?... Ah ! mon Dieu ! mais c'est Madame !

Tous descendirent vivement le perron. Un gros chien de montagne croisé de terre-neuve, qui dormait dans un coin du vestibule, s'élança avec des abois furieux. A ce vacarme, une petite chatte blanche, l'air délicat, parut aussi sur le seuil ; mais, devant la cour boueuse, sa queue eut un léger tremblement de dégoût, et elle s'assit proprement, en haut des marches, pour voir.

Cependant, une dame de cinquante ans environ avait sauté du cabriolet avec une souplesse de jeune fille. Elle était petite et maigre, les cheveux encore très noirs, le visage agréable, gâté par un grand nez d'ambitieuse. D'un bond, le chien lui avait posé les pattes sur les épaules, pour l'embrasser ; et elle se fâchait.

– Voyons, Mathieu, veux-tu me lâcher ?... Grosse bête ! as-tu fini ?

Lazare, derrière le chien, traversait la cour. Il cria, pour demander :

– Pas de malheur, maman ?

– Non, non, répondit madame Chanteau.

– Mon Dieu ! nous étions d'une inquiétude ! dit le père qui avait suivi son fils, malgré le vent. Qu'est-il donc arrivé ?

– Oh ! des ennuis tout le temps, expliqua-t-elle. D'abord, les chemins sont si mauvais, qu'il a fallu près de deux heures pour venir de Bayeux. Puis, à Arromanches, voilà qu'un cheval de Malivoire se casse une patte ; et il n'a pu nous en donner un autre, j'ai vu le moment qu'il nous faudrait coucher chez lui... Enfin, le docteur a eu l'obligeance de nous prêter son cabriolet. Ce brave Martin nous a conduites...

Le cocher, un vieil homme à jambe de bois, un ancien matelot opéré autrefois par le chirurgien de marine Cazenove, et resté plus tard à son service, était en train d'attacher le cheval. Madame Chanteau s'était interrompue, pour lui dire :

– Martin, aidez donc la petite à descendre.

Personne n'avait encore songé à l'enfant. Comme la capote du cabriolet tombait très bas, on ne voyait que sa jupe de deuil et ses petites mains gantées de noir. Du reste, elle n'attendit pas que le cocher l'aidât, elle sauta légèrement à son tour. Une bourrasque soufflait, ses vêtements claquèrent, des mèches de cheveux bruns s'envolèrent, sous le crêpe de son chapeau.

Et elle avait l'air très fort pour ses dix ans, les lèvres grosses, la figure pleine et blanche, de cette blancheur des fillettes élevées dans les arrière-boutiques de Paris. Tous la regardaient. Véronique, qui arrivait pour saluer sa maîtresse, s'était arrêtée à l'écart, la face glacée et jalouse. Mais Mathieu n'imitait pas cette réserve, il s'élança entre les bras de l'enfant, et lui débarbouilla le visage d'un coup de langue.

– N'aie pas peur ! cria madame Chanteau, il n'est pas méchant.

– Oh ! je n'ai pas peur, répondit doucement Pauline. J'aime bien les chiens. En effet, elle était toute tranquille, au milieu des rudes accolades de Mathieu. Sa petite figure grave s'éclaira d'un sourire, dans son deuil ; puis, elle posa un gros baiser sur le museau du terre-neuve.

– Et les gens, tu ne les embrasses pas ? reprit madame Chanteau. Tiens ! voici ton oncle, puisque tu m'appelles ta tante... Et voici ton cousin alors, un grand galopin qui est moins sage que toi.

L'enfant n'éprouvait aucune gêne. Elle embrassa tout le monde, elle trouva un mot pour chacun, avec une grâce de petite Parisienne, déjà rompue aux politesses.

– Mon oncle, je vous remercie bien de me prendre chez vous... Vous verrez, mon cousin, nous ferons bon ménage...

– Mais elle est très gentille ! s'écria Chanteau ravi.

Lazare la regardait avec surprise, car il se l'était imaginée plus petite, d'une niaiserie effarouchée de gamine.

– Oui, oui, très gentille, répétait la vieille dame. Et brave, vous n'avez pas idée !... Le vent nous prenait de face, dans cette voiture, et nous aveuglait de poussière d'eau. Vingt fois j'ai cru que la capote, qui craquait comme une voile, allait se fendre. Eh bien ! elle s'amusait, elle trouvait ça drôle...

Mais qu'est-ce que nous faisons là ? Il est inutile de nous mouiller davantage, voici la pluie qui recommence.

Elle se tournait, cherchant Véronique. Lorsqu'elle l'aperçut à l'écart, la mine revêche, elle lui dit ironiquement :

– Bonjour, ma fille, comment te portes-tu ?... En attendant que tu me demandes de mes nouvelles, tu vas monter une bouteille pour Martin, n'est-ce pas ?... Nous n'avons pu prendre nos malles, Malivoire les apportera demain de bonne heure... Elle s'interrompit, elle retourna vers la voiture, bouleversée.

– Et mon sac !... J'ai eu une peur ! j'ai craint qu'il ne fût tombé sur la route. C'était un gros sac de cuir noir, déjà blanchi aux angles par l'usure, et quelle refusa absolument de confier à son fils. Enfin, tous se dirigeaient vers la maison, lorsqu'une nouvelle bourrasque les arrêta, l'haleine coupée, devant la porte. La chatte, assise d'un air curieux, les regardait lutter contre le vent ; et madame Chanteau voulut savoir si Minouche s'était bien conduite pendant son absence. Ce nom de Minouche fit encore sourire Pauline, de sa bouche grave. Elle se baissa, elle caressa la chatte, qui vint aussitôt se frotter contre sa jupe, la queue en l'air. Mathieu s'était remis à aboyer violemment, pour sonner le retour au gîte, en voyant la famille monter le perron et se mettre enfin à l'abri, dans le vestibule.

– Ah ! on est bien ici, dit la mère. Je finissais par croire que nous n'arriverions jamais... Oui, Mathieu, tu es un bon chien, mais laisse-nous tranquilles. Oh ! je t'en prie, Lazare, fais-le taire : il m'entre dans les oreilles !

Le chien s'entêtait, la rentrée des Chanteau dans leur salle à manger s'opéra aux éclats de cette musique d'allégresse. Devant eux, ils poussaient Pauline, la nouvelle enfant de la maison ; et, derrière, venait Mathieu, toujours aboyant, suivi lui-même de la Minouche, dont le poil nerveux frémissait au milieu de ce tapage.

Déjà, dans la cuisine, Martin avait bu deux verres de vin coup sur coup, et il s'en allait, tapant le carreau de sa jambe de bois, criant le bonsoir à tout le monde. Véronique venait de rapprocher du feu son gigot, qui était froid. Elle parut, elle demanda :

– Est-ce qu'on mange ?

– Je crois bien, il est sept heures, dit Chanteau. Seulement, ma fille, il faudrait attendre que Madame et la petite se fussent changées.

– Mais je n’ai pas la malle pour Pauline, fit remarquer madame Chanteau. Heureusement que nous ne sommes pas mouillées dessous... Ôte ton manteau et ton chapeau, ma chérie. Débarrasse-la donc, Véronique... Et déchausse-la, n’est-ce pas ? J’ai ici ce qu’il faut.

La bonne dut s’agenouiller devant l’enfant, qui s’était assise. Pendant ce temps, la vieille dame tirait de son sac une paire de petits chaussons de feutre, qu’elle lui mit elle-même aux pieds. Puis, elle se fit déchausser à son tour, et plongea de nouveau dans le sac, d’où elle revint avec une paire de savates pour elle.

– Alors, je sers ? demanda encore Véronique.

– Tout à l’heure... Pauline, viens dans la cuisine te laver les mains et te passer de l’eau sur la figure... Nous mourons de faim, plus tard on se décrassera à fond.

Ce fut Pauline qui reparut la première, laissant sa tante le nez dans une terrine. Chanteau avait repris sa place devant le feu, au fond de son grand fauteuil de velours jaune ; et il se frottait les jambes d’un geste machinal, avec la peur d’une crise prochaine, tandis que Lazare coupait des tranches de pain, debout devant la table, où quatre couverts étaient mis depuis plus d’une heure. Les deux hommes, un peu gênés, souriaient à l’enfant, sans trouver une parole. Elle, tranquillement, examinait la salle meublée de noyer, passant du buffet et de la demi-douzaine de chaises à la suspension de cuivre verni, retenue surtout par cinq lithographies encadrées, les Saisons et une Vue du Vésuve, qui se détachaient sur le papier marron des murailles. Sans doute le faux lambris de chêne peint, égratigné d’éraflures plâtreuses, le parquet sali d’anciennes taches de graisse, l’abandon de cette pièce commune où la famille vivait, lui firent regretter la belle charcuterie de marbre qu’elle avait quittée la veille, car ses yeux s’attristèrent, elle sembla deviner un instant les sourdes aigreurs cachées sous la bonhomie de ce milieu nouveau pour elle. Enfin, ses regards, après s’être intéressés à un baromètre très ancien, dans un cartel de bois doré, se fixèrent sur une construction étrange qui tenait toute la tablette de la cheminée, sous une boîte de verre collée aux arêtes par de minces bandes de papier bleu. On aurait dit un jouet, un pont de bois en miniature, mais un pont d’une charpente extraordinairement compliquée.

– C’est ton grand-oncle qui a fait ça, expliqua Chanteau, heureux de trouver un sujet de conversation. Oui, mon père avait commencé par être charpentier... J’ai toujours gardé son chef-d’œuvre.

Il ne rougissait pas de son origine, et madame Chanteau tolérait le pont sur la cheminée, malgré l'humeur que lui causait cette curiosité encombrante, qui lui rappelait son mariage avec un fils d'ouvrier. Mais déjà la petite fille n'écoutait plus son oncle : par la fenêtre, elle venait d'apercevoir l'horizon immense, et elle traversa vivement la pièce, elle se planta devant les vitres, dont les rideaux de mousseline étaient relevés à l'aide d'embrasses de coton. Depuis son départ de Paris, la mer était sa préoccupation continuelle. Elle en rêvait, elle ne cessait de questionner sa tante dans le wagon, voulant savoir, à chaque coteau, si la mer n'était pas derrière ces montagnes. Enfin, sur la plage d'Arromanches, elle était restée muette, les yeux agrandis, le cœur gonflé d'un gros soupir ; puis, d'Arromanches à Bonneville, elle avait à chaque minute allongé la tête hors du cabriolet, malgré le vent, pour voir la mer qui les suivait. Et, maintenant, la mer était encore là, elle serait toujours là, comme une chose à elle. Lentement, d'un regard, elle semblait en prendre possession.

La nuit tombait du ciel livide, où les bourrasques fouettaient le galop échevelé des nuages. On ne distinguait plus, au fond du chaos croissant des ténèbres, que la pâleur du flot qui montait. C'était une écume blanche toujours élargie, une succession de nappes se déroulant, inondant les champs de varechs, recouvrant les dalles rocheuses, dans un glissement doux et berceur, dont l'approche semblait une caresse. Mais, au loin, la clameur des vagues avait grandi, des crêtes énormes moutonnaient, et un crépuscule de mort pesait, au pied des falaises, sur Bonneville désert, calfeutré derrière ses portes, tandis que les barques, abandonnées en haut des galets, gisaient comme des cadavres de grands poissons échoués. La pluie noyait le village d'un brouillard fumeux, seule l'église se découpait encore nettement, dans un coin blême des nuées.

Pauline ne parla pas. Son petit cœur s'était de nouveau gonflé ; elle étouffait, et elle soupira longuement, tout son souffle parut sortir de ses lèvres.

– Hein ? c'est plus large que la Seine, dit Lazare, qui était venu se placer derrière elle.

Cette gamine continuait à le surprendre. Il éprouvait, depuis qu'elle était là, une timidité de grand garçon gauche.

– Oh ! oui, répondit-elle très bas, sans tourner la tête.

Il allait la tutoyer, il se reprit.

– Ça ne vous effraie pas ?

Alors, elle le regarda, l'air étonné.

– Non, pourquoi ?... Bien sûr que l'eau ne montera pas jusqu'ici.

– Eh ! on n'en sait rien, dit-il, cédant à un besoin de se moquer d'elle. Des fois, l'eau passe par-dessus l'église.

Mais elle éclata d'un bon rire. Dans son petit être réfléchi, c'était une bouffée de gaieté bruyante et saine, la gaieté d'une personne de raison que l'absurde met en joie. Et ce fut elle qui tutoya la première le jeune homme, en lui prenant les mains, comme pour jouer.

– Oh ! cousin, tu me crois donc bien bête !... Est-ce que tu resterais ici, si l'eau passait par-dessus l'église ?

Lazare riait à son tour, serrait les mains de l'enfant, tous deux désormais bons camarades. Justement, madame Chanteau rentra au milieu de ces éclats joyeux. Elle parut heureuse, elle dit, en s'essuyant les mains :

– La connaissance est faite... Je savais bien que vous vous entendriez ensemble.

– Je sers, madame ? interrompit Véronique, debout sur le seuil de la cuisine.

– Oui, oui, ma fille... Seulement, tu ferais mieux d'allumer d'abord la lampe. On n'y voit plus.

La nuit, en effet, venait si rapidement, que la salle à manger obscure n'était plus éclairée que par le reflet rouge du coke. Ce fut encore un retard. Enfin, la bonne baissa la suspension, le couvert apparut sous le rond de clarté vive. Et tout le monde était assis, Pauline entre son oncle et son cousin, en face de sa tante, lorsque cette dernière se leva de nouveau, avec sa vivacité de vieille femme maigre, qui ne pouvait rester en place.

– Où est mon sac ?... Attends, ma chérie, je vais te donner ta timbale... Ôte le verre, Véronique. Elle est habituée à sa timbale, cette enfant.

Elle avait sorti une timbale d'argent, déjà bossuée, qu'elle essuya avec sa serviette, et qu'elle posa devant Pauline. Puis, elle garda son sac derrière elle, sur une chaise. La bonne servait un potage au vermicelle, en avertissant de son air maussade qu'il était beaucoup trop cuit. Personne n'osa se plaindre : on avait grand-faim, le bouillon sifflait dans les cuillers. Ensuite, vint le bouilli. Chanteau, très gourmand, y toucha à peine, se réservant pour le gigot. Mais, quand celui-ci fut sur la table, Il y eut une protestation générale. C'était du cuir desséché. On ne pouvait manger ça.

– Pardi ! je le sais bien, dit tranquillement Véronique. Fallait pas faire attendre !

Pauline, gaiement, coupait sa viande en petits morceaux et l'avalait tout de même. Quant à Lazare, il ne savait jamais ce qu'il avait sur son assiette, il aurait englouti des tranches de pain pour des blancs de volaille. Cependant, Chanteau regardait le gigot d'un œil morne.

– Et avec ça, Véronique, qu'est-ce que tu as ?

– Des pommes de terre sautées, monsieur.

Il fit un geste de désespoir, en s'abandonnant dans son fauteuil. La bonne reprit :

– Si Monsieur veut que je rapporte le bœuf ?

Mais il refusa d'un branle mélancolique de la tête. Autant du pain que du bouilli. Ah ! mon Dieu ! quel dîner ! Jusqu'au mauvais temps qui avait empêché d'avoir du poisson ! Madame Chanteau, très petite mangeuse, le regardait avec pitié.

– Mon pauvre ami, dit-elle tout d'un coup, tu me fais de la peine... J'avais là un cadeau pour demain ; mais, puisqu'il y a famine, ce soir...

– Elle avait rouvert son sac et en tirait une terrine de foie gras. Les yeux de Chanteau s'allumèrent. Du foie gras ! du fruit défendu ! une friandise adorée que son médecin lui interdisait absolument !

– Seulement, tu sais, continuait sa femme, je ne t'en permets qu'une tartine... Sois raisonnable, ou tu n'en auras jamais plus.

Il avait saisi la terrine, il se servait d'une main tremblante. Souvent, de terribles combats se livraient ainsi entre sa terreur d'un accès et la violence de sa gourmandise ; et, presque toujours, la gourmandise était la plus forte. Tant pis ! c'était trop bon, il souffrirait !

Véronique, qui l'avait regardé se tailler une large tranche, retourna dans sa cuisine, en murmurant :

– Ah bien ! ce que Monsieur gueulera !

– Ce mot revenait naturellement dans sa bouche, les maîtres l'avaient accepté, tant elle le disait d'une façon simple.

Monsieur gueulait, quand il avait une crise ; et c'était tellement ça, qu'on ne songeait point à la rappeler au respect.

La fin du dîner fut très gaie. Lazare, en plaisantant, ôta la terrine des mains de son père. Mais, lorsque le dessert parut, un fromage de Pont-l'Evêque et des biscuits, la grande joie fut une brusque apparition de Mathieu. Jusquelà, il avait dormi quelque part, sous la table. L'arrivée des biscuits venait de l'éveiller, il semblait les sentir dans son sommeil ; et, tous les soirs, à ce moment précis, il se secouait, il faisait sa ronde, guettant les cœurs sur les

visages. D'habitude, c'était Lazare qui se laissait le plus vite apitoyer ; seulement, ce soir-là, Mathieu, à son deuxième tour, regarda fixement Pauline, de ses bons yeux humains ; puis, devinant une grande amie des bêtes et des gens, il posa sa tête énorme sur le petit genou de l'enfant, sans la quitter de ses regards pleins de tendres supplications.

– Oh ! le mendiant ! dit madame Chanteau. Doucement, Mathieu ! veux-tu bien ne pas te jeter si fort sur la nourriture !

Le chien, d'un coup de gosier, avait bu le morceau de biscuit que Pauline lui tendait ; et il remplaçait sa tête sur le petit genou, il demandait un autre morceau, les yeux toujours dans les yeux de sa nouvelle amie. Elle riait, le baisait, le trouvait bien drôle, les oreilles rabattues, une tache noire sur l'œil gauche, la seule tache qui marquât sa robe blanche, aux longs poils frisés. Mais il y eut un incident : la Minouche, jalouse, venait de sauter légèrement au bord de la table ; et, ronronnante, l'échine souple, avec des grâces de jeune chèvre, elle donnait de grands coups de tête dans le menton de l'enfant. C'était sa façon de se caresser, on sentait son nez froid et l'effleurement de ses dents pointues, tandis quelle dansait sur ses pattes, comme un mitron pétrissant de la pâte. Alors, Pauline fut enchantée, entre les deux bêtes, la chatte à gauche, le chien à droite, envahie par eux, exploitée indignement, jusqu'à leur distribuer tout son dessert.

– Renvoie-les donc, lui dit sa tante. Ils ne te laisseront rien.

– Qu'est-ce que ça fait ? répondit-elle simplement, dans son bonheur de se dépouiller.

On avait fini. Véronique ôtait le couvert. Les deux bêtes, voyant la table nette, s'en allèrent sans dire merci, en se léchant une dernière fois. Pauline s'était levée, et debout devant la fenêtre, elle tâchait de voir. Depuis le potage, elle regardait cette fenêtre s'obscurcir, devenir peu à peu d'un noir d'encre. Maintenant, c'était un mur impénétrable, une masse de ténèbres où tout avait sombré, le ciel, l'eau, le village, l'église elle-même. Sans s'effrayer des plaisanteries de son cousin, elle cherchait la mer, elle était tourmentée du désir de savoir jusqu'où cette eau allait monter ; et elle n'entendait que la clameur grandir, une voix haute, monstrueuse, dont la menace continue s'enflait à chaque minute, au milieu des hurlements du vent et du cinglement des averses. Plus une lueur, pas même une pâleur d'écume, sur le chaos des ombres ; rien que le galop des vagues, fouetté par la tempête, au fond de ce néant.

– Fichtre ! dit Chanteau, elle arrive raide... et elle a encore deux heures à monter !

– Si le vent soufflait du nord, expliqua Lazare, je crois que Bonneville serait fichu. Heureusement qu'il nous prend de biais.

La petite fille s'était retournée et les écoutait, ses grands yeux pleins d'une pitié inquiète.

– Bah ! reprit madame Chanteau, nous sommes à l'abri, il faut laisser les autres se débrouiller, chacun a ses malheurs... Dis, ma mignonne, veux-tu une tasse de thé bien chaud ? Et puis, nous irons nous coucher.

Véronique avait jeté, sur la table desservie, un vieux tapis rouge à grosses fleurs, autour duquel la famille passait les soirées. Chacun reprit sa place. Lazare, sorti un instant, était revenu avec un encrier, une plume, toute une poignée de papiers ; et il s'installa sous la lampe, il se mit à copier de la musique. Madame Chanteau, dont les regards tendres ne quittaient pas son fils depuis son retour, devint brusquement très aigre.

– Encore ta musique ! Tu ne peux donc nous donner une soirée, même le jour de mon retour ?

– Mais, maman, je ne m'en vais pas, je reste avec toi... Tu sais bien que ça ne m'empêche pas de causer. Va, va, dis-moi quelque chose, je te répondrai. Et il s'entêta, couvrant de ses papiers une moitié de la table. Chanteau s'était allongé douillettement dans son fauteuil, les mains abandonnées. Devant le feu, Mathieu s'endormait ; pendant que Minouche, remontée d'un bond sur le tapis, faisait une grande toilette, une cuisse en l'air, se léchant avec précaution le poil du ventre. Une bonne intimité semblait tomber de la suspension de cuivre, et bientôt Pauline, qui souriait de ses yeux demi-clos à sa nouvelle famille, ne put résister au sommeil, brisée de lassitude, engourdie par la chaleur. Elle laissa glisser sa tête, s'assoupit dans le creux de son bras replié, en plein sous la clarté tranquille de la lampe. Ses paupières fines étaient comme un voile de soie tiré sur son regard, un petit souffle régulier sortait de ses lèvres pures.

– Elle ne doit plus tenir debout, dit madame Chanteau en baissant la voix. Nous la réveillerons pour qu'elle prenne son thé, et nous la coucherons.

Alors, un silence régna. Dans le grondement de la tempête, on n'entendait que la plume de Lazare. C'était une grande paix, la somnolence des vieilles habitudes, la vie ruminée chaque soir à la même place. Longtemps, le père et la mère se regardèrent sans rien dire. Enfin, Chanteau demanda avec hésitation :

– Et à Caen, Davoine aura-t-il un bon inventaire ?

Elle haussa furieusement les épaules.

– Ah bien ! oui, un bon inventaire !... Quand je te le disais, que tu te laissais mettre dedans !

Maintenant que la petite sommeillait, on pouvait causer. Ils parlaient bas, ils ne voulaient d’abord que se communiquer brièvement les nouvelles. Mais la passion les emportait, et peu à peu tous les tracas du ménage se déroulèrent. A la mort de son père, l’ancien ouvrier charpentier, qui menait son commerce de bois du Nord avec les coups d’audace d’une tête aventureuse, Chanteau avait trouvé une maison fort compromise. Peu actif, d’une prudence routinière, il s’était contenté de sauver la situation, à force de bon ordre, et de vivoter honnêtement sur des bénéfices certains. Le seul roman de sa vie fut son mariage, il épousa une institutrice, qu’il rencontra dans une famille amie. Eugénie de la Vignière, orpheline de hobereaux ruinés du Cotentin, comptait lui souffler au cœur son ambition. Mais lui, d’une éducation incomplète, envoyé sur le tard dans un pensionnat, reculait devant les vastes entreprises, opposait l’inertie de sa nature aux volontés dominatrices de sa femme. Lorsqu’il leur vint un fils, celle-ci reporta sur cet enfant son espoir d’une haute fortune, le mit au lycée, le fit travailler elle-même chaque soir. Cependant, un dernier désastre devait déranger ses calculs : Chanteau, qui depuis l’âge de quarante ans souffrait de la goutte, finit par avoir des accès si douloureux, qu’il parla de vendre sa maison. C’était la médiocrité, de petites économies mangées à l’écart, l’enfant jeté plus tard dans l’existence, sans le soutien des premiers vingt mille francs de rente qu’elle rêvait pour lui.

Alors, madame Chanteau voulut au moins s’occuper de la vente. Les bénéfices pouvaient être d’une dizaine de mille francs, dont le ménage vivait largement, car elle avait le goût des réceptions. Ce fut elle qui découvrit un sieur Davoine et qui eut l’idée de la combinaison suivante : Davoine achetait le commerce de bois cent mille francs, seulement il n’en versait que cinquante mille ; en lui abandonnant les cinquante mille autres, les Chanteau restaient ses associés et partageaient les bénéfices. Ce Davoine semblait être un homme d’une intelligence hardie ; même en admettant qu’il ne fit pas rendre davantage à la maison, c’étaient toujours cinq mille francs assurés, qui, ajoutés aux trois mille produits par les cinquante mille placés sur hypothèques, constituaient une rente totale de huit mille francs.

Avec cela, on patienterait, on attendrait les succès du fils, qui devait les tirer de leur vie médiocre.

Et les choses furent réglées ainsi. Chanteau avait justement acheté, deux années auparavant, une maison au bord de la mer, à Bonneville, une occasion pêchée dans la débâcle d'un client insolvable. Au lieu de la revendre, comme elle en avait eu un moment l'idée, madame Chanteau décida qu'on se retirerait là-bas, au moins jusqu'aux premiers triomphes de Lazare. Renoncer à ses réceptions, s'enfouir dans un trou perdu, était pour elle un suicide ; mais elle cédait sa maison entière à Davoine, il lui aurait fallu louer autre part, et le courage lui venait de faire des économies, avec l'idée entêtée d'opérer plus tard une rentrée triomphale à Caen, lorsque son fils y occuperait une grande position. Chanteau approuvait tout. Quant à sa goutte, elle devrait s'accommoder du voisinage de la mer, d'ailleurs, sur trois médecins consultés, deux avaient eu l'obligeance de déclarer que le vent du large tonifierait d'une façon puissante l'état général. Donc, un matin de mai, les Chanteau, laissant au lycée Lazare, âgé alors de quatorze ans, partirent pour s'installer définitivement à Bonneville.

Depuis cet arrachement héroïque, cinq années s'étaient écoulées, et les affaires du ménage allaient de mal en pis. Comme Davoine se lançait dans de grandes spéculations, il disait avoir besoin de continuelles avances, risquait de nouveau les bénéfices, de sorte que les inventaires se soldaient presque par des pertes. A Bonneville, on en était réduit à vivre sur les trois mille francs de rentes, si maigrement qu'on avait dû vendre le cheval et que Véronique cultivait le potager.

– Voyons, Eugénie, hasarda Chanteau, si l'on m'a mis dedans, c'est un peu ta faute.

Mais elle n'acceptait plus cette responsabilité, elle oubliait volontiers que l'association avec Davoine était son œuvre.

– Comment ! ma faute ! répondit-elle d'une voix sèche. Est-ce que c'est moi qui suis malade ?... Si tu n'avais pas été malade, nous serions peut-être millionnaires.

Chaque fois que l'amertume de sa femme débordait ainsi, il baissait la tête, gêné et honteux d'abriter dans ses os l'ennemie de la famille.

– Il faut attendre, murmura-t-il. Davoine a l'air certain du coup qu'il prépare. Si le sapin remonte, nous avons une fortune.

– Et puis, quoi ? interrompit Lazare, sans cesser de copier sa musique, nous mangeons tout de même... Vous avez bien tort de vous tracasser. C'est moi

qui me moque de l'argent !

Madame Chanteau haussa une seconde fois les épaules.

– Toi, tu ferais mieux de t'en moquer un peu moins, et de ne pas perdre ton temps à des bêtises.

Dire que c'était elle qui lui avait appris le piano ! Rien que la vue d'une partition l'exaspérait aujourd'hui. Son dernier espoir croulait : ce fils qu'elle avait rêvé préfet ou président de cour, parlait d'écrire des opéras ; et elle le voyait plus tard courir le cachet comme elle, dans la boue des rues.

– Enfin, reprit-elle, voici un aperçu des trois derniers mois que Davoine m'a donné... Si ça continue de la sorte, c'est nous qui lui devons de l'argent en juillet.

Elle avait posé son sac sur la table et en sortait un papier, qu'elle tendit à Chanteau. Il dut le prendre, le retourna, finit par le placer devant lui, sans l'ouvrir. Justement, Véronique apportait le thé. Un long silence tomba, les tasses restèrent vides. Près du sucrier, la Minouche, qui avait mis les pattes en manchon, serrait les paupières, béatement ; tandis que Mathieu, devant la cheminée, ronflait comme un homme. Et la voix de la mer continuait à monter au-dehors, ainsi qu'une basse formidable, accompagnent les petits bruits paisibles de cet intérieur ensommeillé.

– Si tu la réveillais, maman ? dit Lazare. Elle ne doit pas être bien là, pour dormir.

– Oui, oui, murmura madame Chanteau, préoccupée, les yeux sur Pauline.

Tous trois regardaient l'enfant assoupie. Son haleine s'était calmée encore, ses joues blanches et sa bouche rose avaient une douceur immobile de bouquet, dans la clarté de la lampe. Seuls, ses petits cheveux châtons dépeignés par le vent jetaient une ombre sur son front délicat. Et l'esprit de madame Chanteau retournait à Paris, au milieu des ennuis qu'elle venait d'avoir, étonnée elle-même de sa chaleur à accepter cette tutelle, prise d'une considération instinctive pour une pupille riche, d'une honnêteté stricte d'ailleurs, et sans arrière-pensée au sujet de la fortune dont elle aurait la garde.

– Quand je suis descendue dans cette boutique, se mit-elle à raconter lentement, elle était en petite robe noire, elle m'a embrassée, avec de gros sanglots... Oh ! une très belle boutique, une charcuterie tout en marbres et en glaces, juste en face des Halles... Et j'ai trouvé là une gaillarde, une bonne haute comme une botte, fraîche, rouge, qui avait prévenu le notaire, fait poser les scellés, et qui continuait tranquillement à vendre du boudin et

des saucisses... C'est Adèle qui m'a conté la mort de notre pauvre cousin Quenu. Depuis six mois qu'il avait perdu sa femme Lisa, le sang l'étouffait ; toujours, il portait la main à son cou, comme pour ôter sa cravate ; enfin, un soir, on l'a trouvé la figure violette, le nez tombé dans une terrine de graisse... Son oncle Gradelle était mort ainsi.

Elle se tut, le silence recommença. Sur le visage endormi de Pauline, un rêve passait, la clarté rapide d'un sourire.

– Et, pour la procuration, tout a bien marché ? demanda Chanteau.

– Très bien... Mais ton notaire a eu joliment raison de laisser le nom de mandataire en blanc, car il paraît que je ne pouvais te remplacer : les femmes sont exclues de ces affaires-là... Comme je te l'ai écrit, je suis allée m'entendre, dès mon arrivée, avec ce notaire de Paris qui t'avait envoyé un extrait du testament, où tu étais nommé tuteur. Tout de suite, il a mis la procuration au nom de son maître-clerc, ce qui a lieu souvent, m'a-t-il dit. Et nous avons pu marcher... Chez le juge de paix, j'ai fait désigner, pour le conseil de famille, trois parents du côté de Lisa, deux jeunes cousins, Octave Mouret et Claude Lantier, et un cousin par alliance, monsieur Rambaud, lequel habite Marseille ; puis, de notre côté, du côté de Quenu, j'ai pris les neveux Naudet, Liardin et Delormé. C'est, tu le vois, un conseil de famille très convenable, et dont nous ferons ce que nous voudrons pour le bonheur de l'enfant... Alors, dans la première séance, ils ont nommé le subrogé tuteur, que j'avais choisi forcément parmi les parents de Lisa, monsieur Saccard...

– Chut ! elle s'éveille, interrompit Lazare.

En effet, Pauline venait d'ouvrir les yeux tout grands. Sans bouger, elle regarda d'un air étonné ces gens qui causaient ; puis, avec un sourire noyé de sommeil, elle laissa retomber ses paupières, sous l'invincible fatigue ; et son visage immobile reprit sa transparence laiteuse de camélia.

– Ce Saccard, n'est-ce pas le spéculateur ? demanda Chanteau.

– Oui, répondit sa femme, je l'ai vu, nous avons causé. Un homme charmant... Il a tant d'affaires en tête, qu'il m'a avertie de ne pas compter sur son concours... Tu comprends, nous n'avons besoin de personne. Du moment où nous prenons la petite, nous la prenons, n'est-ce pas ? Moi, je n'aime guère qu'on vienne mettre le nez chez moi... Et, dès lors, le reste a été bâclé. Ta procuration spécifiait heureusement tous les pouvoirs nécessaires. On a levé les scellés, fait l'inventaire de la fortune, vendu aux enchères la charcuterie. Oh ! une chance ! deux concurrents enragés, quatre-

vingt-dix mille francs payés comptant ! Le notaire avait déjà trouvé soixante mille francs en titres dans un meuble. Je l'ai prié d'acheter encore des titres, et voici cent cinquante mille francs de valeurs solides que j'ai été bien contente d'apporter tout de suite, après avoir remis au maître-clerc la décharge du mandat et le reçu de l'argent, dont je t'avais demandé l'envoi par retour du courrier... Tenez ! regardez ça.

Elle avait replongé sa main dans le sac, elle en ramenait un paquet volumineux, le paquet des titres, serré entre les deux feuilles de carton d'un vieux registre de la charcuterie, dont on avait arraché les pages. La couverture, à grandes marbrures vertes, était piquetée de taches de graisse. Et le père et le fils regardaient cette fortune, qui tombait sur le tapis usé de leur table.

– Le thé va être froid, maman, dit Lazare en lâchant enfin sa plume. Je le verse, n'est-ce pas ?

Il s'était levé, il emplissait les tasses. La mère n'avait pas répondu, les yeux fixés sur les titres.

– Naturellement, continua-t-elle d'une voix lente, dans une dernière réunion du conseil de famille, que j'ai provoquée, j'ai demandé à être indemnisée de mes frais de voyages, et l'on a réglé la pension de la petite chez nous à huit cents francs... Nous sommes moins riches qu'elle, nous ne pouvons lui faire la charité. Aucun de nous ne voudrait gagner sur cette enfant, mais il nous est difficile d'y mettre du nôtre. On remplacera les intérêts de ses rentes, on lui doublera presque son capital, d'ici à sa majorité... Mon Dieu ! nous ne remplissons que notre devoir. Il faut obéir aux morts. Si nous y mettons encore du nôtre, eh bien, cela nous portera chance peut-être, ce dont nous avons grand besoin... la pauvre chérie a été si secouée, et elle sanglotait si fort en quittant sa bonne ! Je veux qu'elle soit heureuse avec nous.

Les deux hommes étaient gagnés par l'attendrissement.

– Certes, ce n'est pas moi qui lui ferai du mal, dit Chanteau.

– Elle est charmante, ajouta Lazare. Moi, je l'aime déjà beaucoup.

Mais, ayant senti le thé dans son sommeil, Mathieu s'était secoué et avait de nouveau posé sa grosse tête au bord de la table. Minouche, elle aussi, s'étirait, enflait l'échine en bâillant. Ce fut tout un réveil, la chatte finit par allonger le cou, pour flairer le paquet des titres, dans le carton graisseux. Et, comme les Chanteau reportaient leurs regards vers Pauline, ils l'aperçurent les yeux ouverts, fixés sur les papiers, sur ce vieux registre déloqueté, qu'elle retrouvait là.